

**Zeitschrift:** Bulletin pédagogique : organe de la Société fribourgeoise d'éducation et du Musée pédagogique

**Band:** 59 (1930)

**Heft:** 7

**Buchbesprechung:** Le poème des "Litanies pérégrines" à Notre-Dame de Bourguillon

**Autor:** Dévaud, E.

### **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

### **Conditions d'utilisation**

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

### **Terms of use**

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

**Download PDF:** 15.10.2024

**ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>**

Ce que tous ceux-là disent en leur imploration obscure, indistincte, malhabile, où le souci de ce qui prend toute leur existence terrestre se mêle à l'aspiration très réelle vers les biens éternels, parce qu'ils sont trop simples pour savoir se dédoubler, le poète l'a traduit en mots précis, l'a modulé en rythmes pleins d'art, l'a orchestré en harmonies splendidement suaves quelquefois, plus souvent l'a chanté en mélodies de douceur à la fois puissante et contenue, pressante et discrète. Quand ils ouvrent leurs cœurs, nos gens n'élèvent pas la voix ; leurs confidences, même douloureuses, qui sont rarement des plaintes, presque jamais des pleurs, laissent pudiquement percer beaucoup de foi, beaucoup de courage, un courage de résignation plutôt que d'audace et d'intrépidité.

Tout cela est bien selon le « génie du lieu », dans l'esprit du pays. Nous souhaitons qu'il reste tel...

Que les mamans donc continuent à prier :

*Donnez-nous des familles nombreuses  
Où les grands frères se penchent, attentifs et protecteurs  
Vers les rires fragiles de leurs petites sœurs.  
Que dans nos maisons basses, aux portes accueillantes  
L'humble berceau de bois qui grince et berça nos parents  
Grince encore et berce nos enfants.  
Que ce chant familier, ce monotone bruit  
accompagne les cris du nouveau-né tyrannique  
Qui nous font tressaillir de minute en minute, nous prennent  
Nos instants  
Et nous volent nos nuits.  
Mère du genre humain, donnez-nous d'entendre sans repos,  
Enveloppante et rieuse,  
La chanson des berceaux  
Qui recouvre en nos cœurs la plainte des tombeaux.*

Elles prient pour que Dieu bénisse, par l'intercession toujours exaucée de Celle qu'Il honore lui-même comme sa Mère, les travaux coutumiers de la maison, les patiences et les épreuves quodidiennes.

De même, les paysans « prient avec application » pour les foins et les blés autant que pour leur âme et leur salut. L'un n'exclut nullement l'autre, l'un enclôt l'autre comme un devoir et comme une louange :

*Nous vous offrons.....  
Notre travail jamais achevé, toujours repris,  
Des sillons à la gerbe, de la moisson d'été aux labours de l'automne,  
Et nous ne trouvons pas, pour vous, de cantique plus beau  
Que ce chant de la terre qui monte en nos coteaux  
Que ce chant du travail béni par Dieu qui nous l'ordonne  
Et tresse autour de vous sa vivante couronne.*

Les vieilles filles enfin viennent, à pas et mots timides, offrir des sentiments dont elles ignorent la noblesse et... l'archaïsme, dont elles ne sauront le prix et la rareté que lorsque la mort, ayant figé leurs traits inexpressifs, aura ouvert leurs yeux sur le seul vrai, le seul réel côté des choses...

*Nous suivons simplement le chemin du devoir  
Sans nous plaindre trop, sans réclamer pour nous  
Cette part de bonheur  
Que nous voyons briller dans les regards des autres.  
Nous acceptons cette souffrance*

*D'être celles qu'on délaisse d'une âme indifférente,  
De n'exister plus que pour le dévouement.*

Ne nous scandalisons pas pharisaïquement de ce mélange de sacré et de profane. La Providence, qui nous a placés dans l'état et le lieu et le milieu où nous sommes, veut que nous y fassions notre salut en utilisant les humbles tâches et les humbles misères qui y sont attachées. Nous ressemblerons mieux à la modeste femme du pauvre charpentier de Nazareth, qui y fut astreinte comme nous, qui fut cependant la Mère du Sauveur. Elle mettait autant d'amour à faire cuire le repas qu'à prier. Et c'est l'amour qui compte d'abord. Le salut s'opère dans ces devoirs et par ces tâches, qu'il faut sanctifier, qu'on sanctifie en y mêlant Dieu. Le propre Fils de ce Dieu a voulu s'y astreindre lui-même trente ans, pour nous apprendre à les accepter, à les remplir, en les divinisant par l'esprit et l'intention. C'est pourquoi les mères et les laboureurs et les vieilles filles parlent si bonnement à Dieu de ce que Dieu lui-même leur a destiné. Tous au reste demandent d'être plus purs, plus charitables, plus patients, plus consciencieux, plus surnaturels.

*Et nous suivrons par vous le sentier des prières  
Et nous saurons vouloir la volonté de Dieu.*

Aussi bien, les uns et les autres ne s'en tiennent pas à leurs intérêts, même s'ils sont sacrés, comme la maternité, le travail à la sueur du front, le dévouement escompté et cependant méconnu. Tous se souviennent que l'intérêt de Dieu prime les leurs et le disent ou le laissent entendre, tout en l'entremêlant aux leurs.

Les mères ne demandent-elles pas que Dieu choisisse parmi leurs fils ses prêtres :

*Les bénédictions du Ciel descendront sur nous et notre sol  
par eux les fils de notre terre et de notre amour ;*

et les missionnaires

*Qu'il faut pour les pays d'Afrique ou la Chine lointaine ;*

et parmi leurs filles les Sœurs d'oraison ou de charité :

*Car il faut que dans les monastères et les couvents silencieux  
Les porteuses cloîtrées des blancs costumes et des robes de bure  
Appellent sans relâche le pardon des injures,  
Les grâces, les protections et les indulgences...*

Les paysans ne restent pas avidement courbés sur le sol qu'ils ouvrent et fument et sèment. Ils savent relever la tête,

*Et nous apercevons au-dessus des forêts et des vergers  
Le clocher du village qui est un ami pour nos yeux*

*Et pour notre cœur aussi, car nous songeons parfois qu'il s'y trouve Dieu.*

Ils en sentent leur labeur ennobli ; ils se souviennent de l'honneur indicible du blé appelé à devenir l'Hostie, de leur honneur pareil de la recevoir, consacrée, après en avoir préparé la matière.

*Du grain des blés broyés sous la meule qui les brise,  
De tout leur être patiemment écrasé, meurtri,  
S'envolera légère, odorante et fine  
La pure et blanche farine  
Qui sera le pain du juste, le pain des forts,  
Qui sera l'Hostie divine  
Rayonnante aux Élévations*

*Où s'abrite, attendant nos poitrines,  
Dieu pour qui nous travaillons.*

Beau poème de chez nous, en une forme très travaillée, spontanée cependant, coulante, magnifiquement rythmée. Ceux qui ne conçoivent la poésie que strictement ordonnée aux règles de la prosodie classique, marchant à pieds comptés que coupe la césure, dont les rimes sont sagement accouplées, seront d'abord déconcertés quelque peu. Qu'ils lisent cette poésie en faisant saillir la ligne ondulante du rythme, ils en comprendront l'excellence de l'aloï.

Ils s'apercevront ensuite, très vite, que le sens est toujours clair, que les mots sont simples, communs, journaliers et familiers, que les idées sont celles que redit depuis le berceau de l'Eglise l'humanité, pour peu qu'elle soit chrétienne, que les sentiments sont ceux de tout cœur catholique, spécialement celui des enfants et des ignorants, celui du peuple, — et, quand ils auront aperçu cela, ils devront déclarer que l'essentiel de la poésie classique s'y rencontre, non sans bonheur, non sans splendeur.

Et parce que les poètes sont rares chez nous, souvent falots ou bien lourds, nous fêterons celui-ci, qui n'est ni l'un ni l'autre.

Parce que sont rares aussi, partout, les poèmes qui sont de vraies prières, jaillissant d'un jaillissement abondant, spontané, sincère, non pas essoufflé au bout de quatre strophes, faute d'élan, non pas interrompu au quarantième vers, faute d'inspiration, nous accueillerons avec faveur celui-ci, —

qui est du « lieu » qui est le nôtre, —  
qui est du « génie » de notre « lieu », —  
qui exprime si bien notre esprit et notre cœur,

*Car nous avons placé sous votre protection  
L'amour qui nous conduit dans le retour des ans  
A quérir votre grâce auprès de votre Enfant.  
Et nous remporterons de ces pèlerinages  
Du pied de votre autel au fond de nos villages  
La douceur de sentir en traçant nos sillons  
L'appui de votre cœur, Vierge de Bourguillon.*

E. DÉVAUD.

---

— \* —

## APRÈS LE 6 AVRIL

Le lendemain même de la brillante victoire remportée par les forces les meilleures et les mieux éclairées de la nation, l'Ecole normale envoyait au Président de la Confédération un télégramme d'admiration et de félicitation.

Le 9 avril, M. Jean Musy répondait en un télégramme dont les termes toucheront tous les instituteurs fribourgeois et leur seront une douce récompense de leur action efficace.

**Merci pour votre témoignage de sympathie, adresse au directeur de l'Ecole, aux professeurs, à tous les futurs instituteurs l'assurance de ma vive sympathie. Honneur au Corps enseignant de notre canton dont l'attitude a été admirable pendant cette difficile campagne.**

PRÉSIDENT DE LA CONFÉDÉRATION  
**MUSY**

---